

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE

DE STRASBOURG

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE VEUVE BERGER-LEVRAULT

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE

DE STRASBOURG

Μικραὶ αἱ πάντων ἀρχαί.

ARISTOTE.

TOME DEUXIÈME



VEUVE BERGER-LEVRAULT ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS

RUE DES SAINTS-PÈRES, 8

STRASBOURG

RUE DES JUIFS, 26

1865

64710-B.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

MÉMOIRES.

Les Minnesinger.

Walther von der Vogelweide (1190-1240).

L'un des plus gracieux poètes du moyen âge allemand, c'est *Walther von der Vogelweide*. Il est le véritable représentant, la fleur de la poésie lyrique de cette époque (au commencement du treizième siècle).

Son ami Godefroi de Strasbourg le salue comme le roi des rossignols, le chef d'orchestre dans le concert aérien; tous les poètes allemands, ses contemporains, et ceux des siècles suivants célèbrent à l'envi maître Walther; la légende le fait assister à la lutte poétique de la Wartbourg (1207-1208); elle le transporte même jusqu'au dixième siècle, et le compte au nombre des douze premiers législateurs du Parnasse allemand, imaginés par la superstition et la reconnaissance populaire à l'instar des douze Pairs de Charlemagne. A l'époque du déclin et de la transformation de la poésie allemande, au quinzième siècle, la renommée de Walther était toujours vivace, et les *Meistersänger* conservaient de lui, ou rapportaient au moins à lui une série de ces formes métriques¹, dont les héritiers dégénérés des *Minnesinger* continuaient à faire usage.

Rien n'est usurpé dans cette réputation de Walther. La critique intelligente et raisonnée du dix-neuvième siècle a confirmé le jugement instinctif, l'enthousiasme naïf du beau siècle des Hohenstauffen. — Walther von der Vogelweide a pu dire,

1. Die Guldene, die lange, etc.

de son vivant, comme Lamartine à lady Esther Stanhope, que des milliers de lèvres avaient répété ses vers; il a pu se vanter, sans être taxé ni d'amour-propre, ni d'exagération, que les femmes dont il célébrait les charmes ou la vertu, avaient un brevet d'immortalité.

Depuis cinquante ou soixante ans, les esprits les plus divergents se sont trouvés d'accord en Allemagne, lorsqu'il s'est agi d'assigner un rang et de prodiguer des éloges à Walther von der Vogelweide. — Bouterweck, le critique sérieux et compassé, Tieck, le poète hyperbolique, vaporeux amateur du moyen âge vaporeux, Uhland le poète patriote, l'homme à la physionomie et au langage limpides, Van der Hagen, l'historien érudit des Minnesinger, Gervinus, l'historien pragmatique de l'ensemble de la littérature allemande, le juge impartial, Simrock, le traducteur dévoué et intelligent, ils ont tous, à l'envi, élevé Walther sur le pavois, et l'ont proclamé, comme avait fait Godefroy de Strasbourg, Roi dans le domaine de la poésie lyrique.

Pour amener un accord pareil, il faut bien qu'il y eût un fonds de talent, et même de génie bien réel. Disons toutefois, de prime abord, que ce qui a séduit les Allemands dans le personnage et les œuvres de Walther, c'est la fibre patriotique. Walther von der Vogelweide est le Béranger allemand du douzième et du treizième siècle. Comme l'illustre chansonnier de l'époque Napoléonienne et Bourbonnienne, Walther célèbre à la fois le printemps et les dames, la gloire et la patrie; comme lui, il ne s'arrête point à chanter ou à regretter les amours, les illusions, les aspirations de la jeunesse; il est, dans son âge viril, et surtout au déclin de sa carrière, poète gnomique, philosophe et religieux; à l'esprit d'observation, à la science pratique de la vie, à la verve caustique, il joint par moments les aspirations du prophète et du psalmiste; comme tous les grands poètes, à quelque âge et à quelque

nation qu'ils appartiennent, il est ému et terrifié par le néant des grandeurs humaines.

Dans le rapprochement que nous faisons entre Walther et Béranger, il n'y a rien de factice, rien de forcé, en tenant compte, toutefois, de la différence des nationalités, et de la distance de six siècles. Walther, à l'époque où il vivait, se trouve déjà dans une véritable congénialité, si je puis m'exprimer ainsi, avec les troubadours provençaux; il se rapproche d'eux par la finesse de son esprit, la variété de ses inspirations, sa sagesse dans l'appréciation de la vie pratique; il leur est supérieur par son naturel parfait, par son âme profondément émue, et surtout par la dignité de son caractère. Quant à la foule des Minnesinger allemands, il la dépasse de toute la tête; il n'est surtout point permis d'établir une comparaison entre l'immense variété, qui règne dans le petit volume, où se trouvaient réunis les vers de Walther, et l'esprit étroit, la monotonie, qui caractérisent les longues épopées de son temps.

Nous ne possédons pas de détails biographiques bien précis, bien circonstanciés sur Walther; mais à l'aide des nombreuses allusions, que présentent ses poésies, il n'est pas impossible de reconstruire avec un certain degré de probabilité toute sa carrière. Uhland et Van der Hagen l'ont tenté avec bonheur; nous allons marcher, timidement, sur leurs traces, et rattacher à ce fil fragile quelques-unes de ses productions, tour à tour gracieuses, railleuses, empreintes d'un sérieux profond, sauf à remplir, dans l'appréciation finale de ses œuvres, les lacunes que laissera nécessairement subsister cette manière de procéder par induction et par divination.

D'où Walther est-il originaire?... lui-même ne nous l'apprend pas; il ne nomme point sa patrie locale; il dit seulement que c'est en Autriche qu'il a appris l'art de la versifi-

cation. — Dans la Thurgovie, il existe un château de Vogelweide; Bodmer, le savant Zuriquois, qui dès le milieu du dix-huitième siècle a appelé l'attention publique sur les Minnesinger¹, Bodmer suppose que Walther rattache sa famille à ce castel. — Une race patricienne des Vogelweider a demeuré à Saint-Gall, près de cette illustre abbaye, qui cultivait, à l'entrée du moyen âge, la musique, la poésie latine et la poésie allemande. Nous savons que toute une nichée de poètes a pris son essor dans la vallée supérieure du Rhin et dans la Thurgovie. C'est là que nous rencontrons le Truchsess (écuyer tranchant) de Singenberg, le Schenck (échanson) Conrad de Landegg, le comte Craft de Toggenbourg, Rodolphe d'Ems, le contemporain de Conrad de Würzbourg. Rien ne s'oppose d'une manière absolue à placer le berceau de Walther dans ce magnifique pays, sur la lisière de la grande nature alpestre; mais rien, non plus, ne prouve cette origine.

Walther était noble et chevalier, mais pauvre comme Wolfram d'Eschenbach, et obligé d'errer comme l'immortel auteur du *Parcival* de château en château pour quêter sa subsistance à l'aide de ses vers. Cette existence, il faut le répéter, n'avait alors rien de déshonorant; c'était une variante, une face spéciale de la féodalité. Au lieu d'un fief immeuble, le poète, le Minnesinger recevait des armes, des vêtements plus ou moins splendides, parfois un cheval; il jouissait d'une hospitalité conforme à l'état de fortune du châtelain, prince, comte, baron ou abbé, qui accueillait le chantre; mais cela n'empêche point Walther de se plaindre plus d'une fois, dans ses vers, des chances aléatoires que faisait courir une vie pareille; quelquefois il n'était pas fort bien reçu; ainsi, un certain jour, s'étant détourné de sa route, pour visiter l'opu-

1. *Proben der alten schwäbischen Poesie*. Fürth, 1748.

lente abbaye bavaroise de Tegernsee, il ne recueillit, pour toute boisson, que de l'eau claire; lui-même a soin de nous l'apprendre dans une pièce de vers épigrammatique. C'est la seule vengeance qu'il se permit à l'endroit des moines de ce couvent, aujourd'hui transformé en résidence princière, sur les bords de l'un des plus beaux lacs de la Suisse bavaroise.

Nous allons voir tout à l'heure comment la munificence d'un souverain de la Germanie mit fin à cette existence précaire de notre poète, qui, sans jamais manquer d'un Mécène, aspirait aussi à être pourvu d'un « Tibur ».

Parmi ces protecteurs princiers de Walther, nous devons mentionner la généreuse famille des Babenberg, ducs d'Autriche, les landgraves de Thuringe, les margraves de Misnie, plusieurs princes de l'Église, tels que le patriarche d'Aquilée, Engelbert, archevêque de Cologne; enfin, successivement les empereurs Philippe de Souabe, Othon de Brunswick et Frédéric II, petit-fils de Frédéric Barberousse. Il est même étonnant qu'au milieu de la confusion où se trouve plongé l'Empire romain après la mort du tyrannique Henri VI, et pendant la lutte de l'Empire avec Innocent III et Grégoire IX, Walther soit toujours parvenu à se maintenir à flot, sans se commettre, sans rien perdre de son honorabilité, s'il est possible d'appliquer ce terme tout moderne à un état de choses et à une personnalité du treizième siècle. — Cette circonstance seule suffirait à prouver combien le talent poétique de Walther a dû lui valoir de considération, et combien son attitude, quoiqu'il ne fût point comblé de biens matériels, inspirait de respect, même à ses adversaires.

De tous ces rois et princes, celui pour lequel Walther éprouvait le plus de sympathie personnelle, c'est, à n'en pas douter, le chevaleresque et malheureux Philippe de Souabe. Avant que ce prince fût élu, aussi longtemps que dura la

lutte entre lui et son rival Othon de Brunswick, et avec d'autres compétiteurs, tels que Berthold de Zæhringen, Bernard de Saxe, Othon de Poitou, — le poète Walther semble angoissé; il confie sa douleur, ses doutes, ses inquiétudes à des méditations, dont je vais reproduire quelques fragments :

« J'étais assis sur une pierre, mes jambes croisées servant d'appui à mon coude; le menton et l'une de mes joues posaient et s'inclinaient sur ma main; et je réfléchissais, tout plein d'anxiétés, comment il fallait vivre dans le monde d'aujourd'hui; mais, vraiment, je ne pus me donner un conseil... comment acquérir trois choses, sans que l'une d'elles vienne à périr. Honneur et biens meubles, en voilà deux qui souvent s'entre-choquent, et la troisième, c'est la grâce de Dieu, qui fait rentrer dans l'ombre les deux premières; et ces trois, j'aurais bien voulu les mettre en un seul et même écrin. Hélas! cela ne peut se faire, que biens et honneurs terrestres et grâce de Dieu viennent se loger ensemble dans un seul cœur. Les sentiers et les chemins leur sont barricadés; l'infidélité est aux aguets; la violence occupe la chaussée royale. La paix et le bon droit sont blessés au cœur; à moins que ces deux ne viennent à guérir, honneur, bien et grâce divine manqueront chez nous de saufs-conduits. »

Je dois prévenir le lecteur, que le charme des vers de Walther réside dans un rythme nonchalant en apparence, très-artistique au fond, puis dans un langage simple et naïf, dont je ne puis que de fort loin conserver l'empreinte.

Prêtez l'oreille à une autre méditation sur le même sujet, c'est-à-dire sur l'état anarchique où se trouve livrée la Germanie, pendant la lutte des deux successeurs de Henri VI, sous l'influence désastreuse d'Innocent III.

« J'entendis bruire les flots; et je vis nager les poissons; et je vis les champs, les forêts avec leur verdure, les joncs

des marais, l'herbe des prairies, tout ce qui sert de vêtement à la terre, tout ce qui rampe sur elle, tout ce qui vole et s'élançe; oui, j'ai tout vu, et je vous le dis en vérité: La haine est partout! Le gibier et les reptiles, toutes les créatures sont en guerre incessante; les oiseaux se battent entre eux; mais ils ont un grand bon sens; ils ont établi des tribunaux sévères; car, sans cela, ils savent qu'ils périraient; oui, vraiment ils choisissent des rois, ils fixent le droit, ils établissent des maîtres et des serviteurs. — Malheur donc à toi, nation allemande! que sont devenus tes statuts solennels? voilà que des insectes même ont leurs princes, tandis que ton honneur à toi s'évapore. Convertis-toi! convertis-toi! — les Églises sont trop puissantes! les pauvres rois¹ viennent t'assaillir! Philippe, attache sur ton front le diamant de la couronne², et somme-les de se ranger en arrière! »

En plus d'une occasion, Walther déplore cette anarchie qui règne dans l'Europe germanique, le manque de pouvoir central (*die Herrenlosigkeit*); qu'aurait-il dit un demi-siècle plus tard, pendant l'inter règne?

Lorsque, au printemps de 1198, Philippe de Souabe arrive à être couronné, Walther entonne un chant de triomphe. Peut-être a-t-il assisté lui-même aux fêtes de Mayence.

« La couronne de l'Empire est certes plus ancienne que n'est âgé le roi Philippe. Eh bien, venez contempler un vrai miracle, voyez comme le maréchal a su la lui adapter juste et ferme! elle est si bien posée sur sa tête impériale, que mal né serait qui voudrait la lui enlever. Loin de s'affaiblir l'un l'autre, ils gagnent en valeur mutuelle;

1. Les compétiteurs de Philippe de Souabe.

2. *Den Waisen*, c'est-à-dire, le joyau solitaire, unique, que le duc Ernest de Saxe avait enlevé.

l'éclat de l'un se reflète dans celui de l'autre; les pierres précieuses semblent sourire à ce noble et beau jeune homme; les princes de l'Empire en font les délices de leurs yeux. Que celui qui est encore à s'orienter dans l'Empire, regarde sur quelle tête brille le joyau de la couronne¹; ce diamant est désormais le fanal conducteur des princes. »

Nous commençons à entrevoir à quel degré Walther est ce que l'on appellerait aujourd'hui « le poète de l'actualité. »²

— La traduction n'efface pas le fond des choses, les faits que l'on devine sous les apostrophes éloquentes du poète des Hohenstauffen; mais elle ne peut rendre le ton à la fois gracieux et solennel, qui règne dans le morceau que nous venons de citer.

Walther ne se contente pas de chanter son royal patron; il lui donne bravement des conseils; il le fait sur un ton et avec une franchise d'allures qui ne seraient plus de mise aujourd'hui. Ce qu'il recommande avant tout à Philippe de Souabe, c'est la libéralité (*die Milde*) envers ses partisans.

« La libéralité rend au décuple comme le bon grain semencé; tu reçois en proportion de ce que tu confies au sillon! Sème donc en toute profusion! qu'un roi accorde beaucoup à la munificence, elle lui rendra à son tour ce qu'il n'aurait jamais gagné par une autre voie. Alexandre s'en est bien aperçu; il a donné, et toujours donné; mais elle lui a donné en retour l'empire du monde. »

1. Encore le même Waise dont il a déjà été question.

2. *Die krone ist elder danne der kunec Philippes si*

.....*Sie lughtent beide einander an,*

Das edel gesteine wider den jungen suezzen man;

Die ougenweide sehent die fürsten gerne.

Swer nu des riches irre gé,

Der schowe wem der waise ob sime nackte sté,

Der stein ist aller fürsten leitesterne.

Philippe de Souabe suivit un peu trop à la lettre le précepte du poète; il appauvrit l'Empire, en prodiguant les domaines acquis par son illustre père, Frédéric Barberousse; il ne conserva que quelques châteaux, quelques villes et villes avec privilège de marchés. Cet appauvrissement ne l'empêcha pas de se marier avec la princesse grecque Irène. Walther assiste en 1207, à Noël, aux fêtes de Magdebourg, et reproduit ainsi l'impression qu'il reçoit de cette solennité. Selon l'expression heureuse d'Uhland, cette strophe semble l'interprétation d'un tableau byzantin sur fond d'or :

« Le jour où naquit notre Seigneur des flancs d'une vierge, qu'il avait désignée pour sa mère, on vit, à Magdebourg, le gracieux roi Philippe marcher d'un pas solennel; — c'était sous un seul et même manteau, le frère d'un empereur¹ et le fils d'un empereur... il portait le sceptre et la couronne de l'Empire. Il marchait doucement, ralentissait ses pas, et après lui semblait glisser sur le sol une reine d'illustre naissance, une rose sans épine, une colombe sans fiel². Toute la courtoisie du monde semblait réunie sur ce seul point. — Et dans le cortège royal marchaient, la tête inclinée, ceux de Thuringe et de Saxe; et tous les sages durent applaudir à ce spectacle d'union. »

Uhland fait remarquer que, peu de temps après cette solennité, le beau Philippe de Souabe tomba sous les coups des assassins, et que la princesse Irène, cette rose sans épine et cette douce colombe, mourut, le cœur brisé.

Walther von der Vogelweide perdait, avec Philippe de Souabe, un protecteur et même un ami; mais l'asile de la cour de Thuringe lui restait ouvert. En 1207 déjà, il avait été admis dans l'intimité du landgrave Herrmann, dont il

1. Henri VI.

2. *Ros dne dorn, ein tübe sunder gallen.*

célèbre, à plusieurs reprises, la libéralité, se réservant toutefois de la blâmer, lorsqu'elle dégénère en prodigalité.

« Pour qui souffre, et se trouve malade des oreilles, je lui conseillerais bien de se tenir loin de la cour de Thuringe. S'il en touche le seuil, pardieu, il sera tout abasourdi. Je me suis pressé, pressé à en perdre courage. Une troupe sort, une autre troupe entre, jour et nuit. Ce serait merveille que l'on y entendît encore ses propres paroles. Le landgrave est d'humeur à dépenser tout son avoir avec les fiers héros, dont chacun bien volontiers se ferait son champion. De longue date je connais le grand cœur de ce prince libéral; quand même une seule mesure de vin coûterait mille livres, la coupe des chevaliers ne serait pas vide un seul instant... »

Je l'ai déjà fait remarquer, quoique Walther soit forcément quêteur, comme tous les poètes de son époque, jamais son attitude n'a rien de servile. A ces mêmes princes qui lui font si bon accueil, aux Babenberg, aux Thuringiens, il leur parle, avec le courage de l'honnête homme, de tous leurs devoirs. — « Soyez doux envers vos amis, fiers avec vos adversaires; prêtez force au bon droit; rendez grâces à Dieu du suprême honneur qu'il vous accorde, car plus d'un brave est tenu de mettre à votre service et son corps et son bien. Soyez généreux, pacifiques, montrez-vous dignes de votre origine et vous recueillerez la louange des femmes douces et pures... Aimez Dieu, faites justice aux plaintes des malheureux; n'ajoutez pas foi au dire des menteurs; suivez les bons conseils et vous conquerrerez une place dans le royaume des cieux. »

Lorsque, après la mort violente de Philippe de Souabe, Othon (IV) eut été couronné empereur par Innocent III, l'inévitable conflit entre l'Empire et le sacerdoce éclata presque immédiatement, et une partie des adhérents d'Othon se tournèrent contre lui; le jeune roi de Sicile, Frédéric, pe-

tit-fils de Frédéric Barberousse, neveu de Philippe, attirait à lui les regards et les cœurs. — Le poète, Walther, partisan des Hohenstauffen, ayant d'ailleurs peu de sympathie pour le caractère d'Othon, auquel il reprochait sa parcimonie, Walther salua le soleil naissant. Depuis longtemps il désirait être nanti d'un fief, pour être dispensé de cette vie errante qui ne convenait plus à son âge. Il adresse une requête en vers au jeune prince, qui va bientôt ajouter de nouveaux fleurons à la couronne de l'empire d'Allemagne.

« Préfet (*Vogt*) de Rome, Roi de la Pouille, ayez commisération de moi; ne souffrez pas qu'on me laisse dans la misère, moi, qui cultive l'art le plus utile. J'aimerais bien me chauffer à mon propre foyer. Oh! comme je chanterais alors les oiseaux, les landes fleuries, que je célébrais autrefois! Et la belle femme qui m'accorderait alors ses faveurs, oh! comme je ferais briller sur ses joues les roses et les lis! Mais maintenant je chevauche de grand matin; le soir je ne rentre point dans une maison qui m'appartienne. Hôte pauvre, malheur à toi! que ne puis-je, comme le maître du logis, chanter le trèfle de mes terres verdoyantes! Songez, ô roi généreux, songez à ma détresse, afin que votre propre détresse vienne à cesser¹. »

Walther obtient un fief, et laisse éclater son bonheur en vers chaleureux:

« J'ai mon fief, que le monde le sache, j'ai mon fief! maintenant je ne crains plus les gelées de février au bout de mes pieds; je n'ai plus à implorer la faveur de mes patrons! Le noble roi, le roi libéral m'a pourvu; désormais j'aurai de la fraîcheur en été, de la chaleur en hiver; je ne ferai plus mauvaise figure auprès de mes voisins; ils ne me regarderont

1. Au moment où Walther écrivait ces vers, Frédéric de Sicile n'avait pas encore conquis sa couronne impériale.

plus, ainsi qu'ils faisaient naguère, comme un masque désagréable¹. Ah! trop longtemps j'ai été pauvre, à mon corps défendant; je n'avais plus que des paroles amères sur mes lèvres empestées. Le roi vient de me purifier, et de parfumer mes vers! »

Indépendamment de ces largesses royales, Walther jouit de la faveur, un peu intermittente il est vrai, de la cour de Vienne. Déjà pendant la dernière décade du douzième siècle, il avait été bien vu par le duc d'Autriche, Frédéric le Catholique (1193-1198); la mort de ce protecteur, qui succomba en revenant de Palestine, attrista et appauvrit Walther, qui eut quelque peine à se faire agréer par l'un des successeurs de Frédéric, par Léopold le Glorieux. — « La libéralité du prince d'Autriche réjouit comme une pluie fertilisante le pays et les habitants; il ressemble à une belle campagne plantureuse, où l'on cueille abondamment les plus belles fleurs. Oh! que sa main libérale détache pour moi une seule feuille de ce jardin de délices, et je chanterai un hymne de louange pour le don qui récréerait ma vue²! »

On éprouve quelque peine à entendre ces suppliques du poète, et il faut bien se répéter qu'il agissait dans l'esprit du temps, et qu'il ne compromettait pas sa dignité personnelle, en réclamant pour ses chants des récompenses pour ainsi dire légitimes et conformes aux coutumes féodales.

Plus tard, Walther déplore, dans des vers élégiaques, le déclin de la cour d'Autriche. Après la mort de Léopold le Glorieux (1230), décédé en Italie, Frédéric d'Autriche, le Bellicieux, ne paraît pas avoir été gracieux pour le poète dont la tête commençait à blanchir.

1. Un épouvantail.

2. Léopold d'Autriche, dit le Glorieux, s'était croisé dès 1208; mais en 1217 seulement il s'était rendu à Damiette: Walther célèbre son retour.

Très-probablement Walther avait fait partie de la grande croisade de l'empereur Frédéric II, et avait assisté, en 1228, au couronnement de son prince dans l'église du Saint-Sépulcre. Quelque peu partisan qu'il fût du clergé de son époque, son âme de poète était éprise d'enthousiasme pour la guerre sainte : à plusieurs reprises, il avait sommé l'empereur, le défenseur né de la majesté divine, de tomber sur les gentils qui se comportaient cruellement dans la terre du fils de Dieu.

Il promet en retour à son prince la protection divine dans le royaume des cieux. — « Le devoir de l'Empereur, dit-il, consiste à maintenir la paix de l'Empire germanique et de toute la chrétienté ; il porte dans son écu l'aigle et le lion, l'un symbole de la générosité, l'autre de la force ; qu'est-ce qui pourrait résister à la virilité, unie à la douceur?... »

Il était resté invariablement fidèle à l'Empereur excommunié, et, en l'accompagnant dans son expédition d'outre-mer, il suivait les inspirations de sa vie entière. Plusieurs de ses chants se rapportent aux croisades. — « La vie n'a de valeur pour lui que depuis que son œil pécheur a vu la terre, où Dieu lui-même a imprimé la trace de ses pas. Le pays des miracles est pour lui le plus beau de tous les pays. »

Malgré ses fatigues physiques et intellectuelles, Walther paraît avoir atteint un âge très-avancé ; il affirme lui-même avoir chanté l'amour pendant quarante ans. Il est évidemment resté pauvre, malgré son fief, malgré ses rapports avec des princes de l'Empire et des princes de l'Église. — « Il lègue sa misère à ceux qui sont les esclaves de la haine et de la jalousie ; aux menteurs son chagrin ; son peu de prudence à ceux qui sont des hypocrites en amour, et aux femmes, il leur souhaite, après l'amour, les peines et les épreuves du désir (*das sehrende Leid*). »

Walther mourut à Würzbourg, et fut enterré dans le

cloître ou le jardin de la nouvelle cathédrale (*Neumünster*). Il avait prescrit que l'on donnât tous les jours, sur sa pierre tumulaire, de la pâture aux oiseaux du ciel. Ce legs poétique fut transformé plus tard, par le chapitre de Würzburg, en gâteaux à distribuer aux chanoines, le jour de l'anniversaire de Walther. — Mais pendant longtemps le poète, qui avait chanté les oiseaux du ciel, et qui avait été lui-même un rossignol parmi les poètes allemands, resta, dans la tradition populaire, le bienfaiteur de ces créatures ailées, personnification vivante du chant lyrique.

Si j'ai réussi à inspirer quelque intérêt pour la personne de Walther, je voudrais maintenant donner une idée plus complète du caractère même de sa poésie. Il a, nous l'avons dit, sa place à part sur le Parnasse allemand, comme poète érotique, politique, gnomique et religieux.

Dans ses *Minnelieder*, notre poète nous ramène constamment à la source morale de l'amour, à l'influence que les grandes passions exercent sur l'homme et sur ses tendances. Walther se garde bien de représenter l'amour par des images vaporeuses; il le saisit dans ses effets pour ainsi dire plastiques. — Walther ne se laisse pas aveuglément entraîner par le sentiment; sa puissance créatrice plane au-dessus du chaos ou de la mer orageuse des passions humaines. L'amour ne le domine pas; il n'y place pas toute la valeur de l'homme; il est toujours en quête des principes. Walther offre l'exemple d'une bonne nature virile, jugeant, les yeux ouverts, tous les phénomènes de la vie; les femmes, telles qu'il les comprend et les veut, doivent unir la pureté morale à la forme la plus belle; leur triomphe est dans le respect des convenances, des mœurs, de l'élégance; leur fierté doit être placée dans la fidélité. — Les hommes doivent unir à la droiture, à la fermeté de l'esprit, le désir de plaire aux femmes par les hommages qui embellissent la vie. Pas un poète du moyen

âge — Henri de Veldegg excepté — n'a mieux compris que Walther la véritable dignité des femmes. Six siècles à l'avance il semble avoir eu une inspiration toute pareille à celle qui dicta à Schiller l'un de ses plus beaux morceaux lyriques : lorsque le créateur d'*Élisabeth de Valois* et de *Thécla* chante :

*Ehret die Frauen, sie flechten und weben
Himmlische Rosen in's irdische Leben,
Flechten der Liebe beglückendes Band ;
Und in der Grazie züchtigem Schleier,
Nähren sie wachsam das ewige Feuer
Schöner Gefühle mit heiliger Hand.*

on dirait qu'il n'est que l'écho fidèle du poète des Hohenstauffen, qui avait incliné son front pur et pensif devant *Élisabeth de Hongrie* et *Irène de Byzance*.

Et lorsque Goethe, dans la scène ravissante du jardin, entre Faust et Marguerite, nous montre la naïve jeune fille effeuillant la fleur qui porte son nom, pour deviner, à l'aide de cet oracle enfantin, si elle est bien réellement aimée, l'immortel créateur du poème dantesque du dix-neuvième siècle semble avoir trouvé l'idée première de cette scène d'amour dans les vers de Walther, que je vais reproduire dans leur rustique simplicité :

« J'étais plongé dans un doute plein d'anxiété, et je songeais à m'éloigner de son service, lorsqu'une consolation rassurante me ramena vers elle. Une consolation ! non, je ne puis, par malheur, nommer la chose de ce nom ; à peine si c'était l'ombre d'une consolation ¹, mais d'une consolation si petite, que vous vous moquerez de moi lorsque je vous en aurai fait la confidence. Mais, enfin, il est rare qu'on se réjouisse, sans savoir pourquoi..... C'est un brin de paille qui m'a rendu joyeux ; il affirme que je trouverai grâce de-

1. *Es ist vil kùme ein kleinez trøstelin.*

vant elle. J'ai mesuré ce petit brin de paille, comme j'ai souvent vu faire aux enfants. Écoutez donc, et remarquez bien si elle sera gracieuse pour moi : oui, non, oui, non, oui ; aussi souvent que je répétai l'épreuve, la fin était toujours bonne ; voilà ce qui me console ; mais certes, il y faut un peu de foi ! »

Ainsi le même homme qui sait trouver dans la nature une inépuisable source de consolation pour les chagrins d'amour, et qui aime à se plonger dans les amertumes du souvenir, sait aussi se complaire dans le jeu innocent de l'enfance.

Les chants d'amour de Walther von der Vogelweide n'ont point la profondeur de sentiment que révèlent les vers de Henri de Morungen ou ceux de Reinmar l'Ancien, mais il y a compensation dans la chaleur du coloris, et dans cette force plastique, dont les Minnesinger ordinaires sont privés. Écoutez ce chant de mai ; c'est un sujet bien rebattu, mille fois traité par les poètes de tous les âges ; mais l'incomparable fraîcheur des strophes, dont vous allez suivre le développement, est restée, ce me semble, ce qu'elle était au premier jour de leur composition.

« Lorsque les fleurs percent à travers la verdure, comme si elles souriaient au soleil éclatant, un jour de mai, de grand matin, au moment où les oiseaux entonnent leurs plus belles mélodies, je vous demande quel bonheur peut

-
1. *Nu höret und merket ob siz denne tuo :*
Si tuot, si entuots, si tuot, si entuot, si tuot.
Swie dicke ich's tete so was ie das ende guot.
Das tröstet mich : da höret ouch geloube zuo.

Littéralement : Écoutez maintenant, si elle le fera pour moi ; elle le fera, ne le fera pas, fera, fera pas, fera, etc.

Le charme inexprimable de la pensée réside bien dans ce langage du douzième siècle, mais à travers le voile de la distance, on reconnaît bien aussi la grâce innée du poète.

se comparer à une aussi belle journée, où l'on se sent à moitié transporté dans l'empire du ciel. Disons-nous ce qui est comparable à une journée pareille? Je vous déclare donc ce qui souvent a fait et ferait plus de plaisir à mes yeux, si je pouvais jouir de cet aspect.....

« Toutes les fois qu'une femme, noble, belle et pure, dans ses plus beaux atours, son front ceint de bandelettes, se rend au sein d'une élégante assemblée — elle-même gracieuse, respirant le bonheur, et promenant un peu ses regards autour d'elle; pas seule, mais au milieu de ses compagnes, semblable au soleil au milieu des étoiles; ah! le mois de mai a beau déployer toutes ses merveilles, qu'y a-t-il de si merveilleux que le port amoureux de cette femme! nous tournons le dos à toutes les fleurs, et nos yeux avides se reportent vers elle!...

« Eh bien, donc! courage! voulez-vous voir face à face toute la vérité! allons à cette fête printanière du mois de mai! il est venu dans toute sa gloire! regardez-le, et regardez aussi les belles femmes! qui donc va obtenir la palme de beauté? Qui me dira si j'ai pris pour moi la bonne part, le gros lot? Ah, malheur à qui me forcerait de me prononcer, de renoncer soit aux fleurs, soit aux femmes! oh! comme mon choix serait bientôt fait! Seigneur Mai, allez, et redevenez Mars. Je ne veux point perdre de vue la dame de mes pensées! »

Tout commentaire ne ferait qu'appauvrir cette richesse d'expression, et effacer les couleurs de ce tableau.

L'hymne d'amour, le chef-d'œuvre lyrique de Walther, déjà cité par le vieux Bouterweck, résonne, en allemand, à nos oreilles comme les accords d'un *Te Deum*.

« Les femmes pures sont pénétrées d'un doux parfum; elles sont toutes pareilles aux fleurs. Jamais les yeux n'ont rien vu de plus enivrant, ni dans les airs, ni sur terre, ni

dans toutes les campagnes verdoyantes ! les lis et les roses, et les fleurs des prairies, qu'elles brillent au milieu de la rosée du mois de mai, et que retentisse le chant des oiseaux, — combien tout est pâle et faible, en face du bonheur enivrant que nous donne la main des femmes ! Partout où vous verrez un beau visage, les fronts chargés de soucis redeviennent sereins, la tristesse disparaît sur l'heure, tant est gracieux le sourire de leurs lèvres de rose, tant pénètrent, comme des flèches, au fond du cœur de l'homme les rayons de leurs yeux brillants.¹

En lisant les autres vers érotiques de Walther, on éprouverait cependant quelque désappointement, si l'on y cherchait un lyrisme hyperbolique, ou si l'on prétendait voir le poète dominé par son sujet, et « Vénus tout entière à sa proie attachée ». Walther observe, plutôt qu'il ne se laisse absorber ; la beauté des femmes semble à ses yeux une apparition éclatante, qui fait partie des grandes scènes de la nature et du monde ; c'est un domaine pour l'étude et l'admiration du poète, mais l'amour n'a pas, à ses yeux, le droit d'envahir toute son âme, et d'engloutir, à fonds perdu, toute son existence.

Je ne puis me dispenser de citer ici le chant que Walther von der Vogelweide entonne en l'honneur des femmes alle-

1. *Durchsüezet und geblüemet sint die reinen Frowen,
Ez wart nie niht só wünneliches an ze schowen
In lüften noch uf erden noch in allen grüenen ouwen.
Liljen unde rósen bluomen, swá die lüchten
In meien towen dur daz gras und kleiner Vogele sanc,
Daz ist gein solher wünnel bernden froide kranc.
Swá man ein schöne frowen siht, das kan trueben muot erfüchten,
Und leschet alles trüren an der selben stunt,
Só lieblich lache in liebe ir suezzer róter munt,
Und stráde úz spilnden ougen schieze in mannes herzen grunt.*

mandes ; c'est une pièce qui se trouve déjà sur la lisière des poésies politiques de notre auteur ; elle est propre à donner un avant-goût de cette seconde série de ses productions :

« Vous devriez me souhaiter la bienvenue ; c'est moi qui vous apporte une bonne nouvelle. Tout ce que vous avez entendu jusqu'ici, ne pèse pas un souffle ; interrogez-moi, mais je veux quelque récompense. Si vous m'en donnez une qui vaille, je vous dirai à mon tour peut-être quelque chose qui vous sera agréable. Voyez donc quels honneurs vous aurez à m'offrir.

« J'ai vu bien des pays, et j'ai bien étudié les meilleurs. Que mal m'advienne, si j'arrivais à plier mon cœur et à lui faire agréer les mœurs étrangères. Quel bien m'en écherrait si je défendais une mauvaise cause?... Ce sont les mœurs allemandes qui priment celles de tous les autres pays.

« De l'Elbe jusqu'au Rhin, et de là jusqu'aux frontières de Hongrie, se rencontrent bien les meilleures que j'aie vues au monde. Si j'ai bon œil et bon jugement, pour la beauté, pour la grâce, de par Dieu, je jurerais bien que chez nous les simples femmes valent mieux qu'ailleurs les grandes dames.

« Les hommes d'Allemagne sont courtoisement élevés et les femmes sont semblables aux anges ! qui oserait les blâmer, serait le jouet d'une erreur : moi du moins je ne saurais le comprendre autrement. Vertus et amour pur, que celui qui est à votre recherche vienne dans notre pays où réside la félicité.... oh ! que je puisse y couler de longs jours ! »

Il ne faut pas croire néanmoins que Walther soit exclusivement voué à l'amour platonique. Chez lui, la nature terrestre montre bien aussi, à la dérobée, le bout de l'oreille. C'est qu'à la hauteur où Walther est placé, il concilie tous les contrastes, toutes les divergences. S'il parle avec un res-

pect non douteux de la sainteté de l'amour, s'il se prosterne sans hypocrisie, sans exagération, devant l'être de ses pensées, il chante bien aussi, tout comme Béranger, mais beaucoup moins fréquemment que lui, des chansons qui ne sont pas susceptibles d'une interprétation mystique et qui sont bien obligées de se passer d'une apologie morale. Comme beaucoup de grands génies, il ne dédaigne point, quelquefois, les amours ancillaires; il va au-devant des reproches qu'on serait tenté de lui adresser : « Je cherche la beauté, non les richesses; la bague de verroterie de mon amie m'est plus chère que ne le serait la bague d'or d'une reine. » Il convient d'ailleurs, de bonne grâce, qu'il n'est point beau; qu'une femme puisse, de gaieté de cœur, jeter les yeux sur lui, il n'y comprend rien.¹

Mais ces fugitifs attachements n'occupent qu'un coin imperceptible dans l'existence matérielle et poétique de Walther². Lorsque dans les mœurs publiques disparaît le culte des femmes honnêtes, lorsque les chants d'amour perdent leur ancienne dignité, il se séquestre, et se retire du service des femmes dégradées. Gervinus fait remarquer à ce sujet, que rien n'était plus inévitable que cette pente sur laquelle devait glisser rapidement le *Minnedienst*, ou culte de l'amour et de la courtoisie. La sensualité devait inévitablement s'en mêler. Cette dégénérescence ne pouvait convenir à Walther; ajoutez que l'âge vint s'y joindre. En étudiant ses vers, on remarque fort bien la gradation, à partir de la jeunesse légère, à travers la maturité de l'âge viril, jusqu'au moment où le vieillard jette un regard pénétrant et contemplatif sur l'ensemble de sa carrière.

1. Dans une autre pièce de vers, il se plaint, au contraire, des mauvaises habitudes de l'amour, qui préfère vingt-quatre ans à quarante, et qui se détourne avec dégoût, lorsqu'il voit poindre des cheveux gris.

2. Voir la note à la fin de l'article sur Walther.

Nous allons tout à l'heure retrouver Walther von der Vogelweide, poète religieux, s'arrêtant au bord du tombeau et de l'éternité, pour juger son passé et dire ses espérances. Mais avant d'arriver à ce moment suprême, il nous faut rentrer avec lui dans la carrière active, dans l'histoire de son temps, et dessiner la place qu'il occupait sur ce théâtre agité.

Comme Dante voulait l'unité et la gloire de l'Italie, Béranger la gloire et la grandeur de l'Empire français, Walther voulait l'indépendance absolue, la grandeur, l'unité de l'Empire germanique. Pour lui, la légende de Frédéric Barberousse, assis dans la gigantesque caverne du Kyffhæuser, et attendant patiemment le jour d'un infailible réveil de l'Allemagne, pour lui cette légende était un dogme politique, une espérance positive. Dans la lutte entre l'Empire et le sacerdoce, il était l'antagoniste déclaré du pape considéré comme prince temporel, quelque respect qu'il professât d'ailleurs pour le dogme de l'Église et pour les éternelles vérités de l'Évangile.

Ce qui excitait la colère de Walther contre Innocent III et Grégoire IX, c'était, non leur grandeur spirituelle et l'élévation de leur génie, mais leur esprit d'envahissement sur le domaine temporel en Allemagne. Il aurait, je crois, pour sa part fait bon marché des républiques lombardes; mais il ne voulait pas que les émissaires pontificaux vinssent appauvrir l'Empire germanique. Il existe à ce sujet, dans le recueil des vers de Walther, une strophe significative; c'est celle où il personnifie le tronc qui, dans les églises, servait à recueillir les deniers pour la guerre sainte. Le *Herr Stock*, ou monseigneur le Tronc, est pour lui le symbole des iniquités que commet le pouvoir pontifical sur le sol allemand. Voici comment il apostrophe cet émissaire muet, auquel il prête une existence réelle :

« Dites-moi donc, seigneur Tronc, le pape vous a-t-il

envoyé pour que vous l'enrichissiez et que vous nous mettiez à nu, nous autres Teutons? Lorsque la plénitude des collectes lui arrive à Saint-Jean de Latran, il invente un artifice frauduleux, comme il a fait autrefois déjà; il nous dit comme quoi le Saint-Empire romain est en désarroi, et le répète jusqu'à ce que les paroisses aient de nouveau rempli le gouffre béant. Je pense que bien peu de cet argent arrive jusqu'en terre sainte; il est rare que la main des prêtres partage avec d'autres le trésor qu'elle a recueilli. Sire Tronc, c'est à notre détriment que vous avez été envoyé ici; vous venez dans nos pays allemands, à la recherche des dupes et des fous.»

Le même seigneur Tronc fait incidemment le sujet d'une autre strophe satirique de Walther :

« Ah! comme le pontife sourit chrétiennement, lorsqu'il dit à ses Welches: « Voici comment je m'y suis pris! » — Et ce qu'il dit, pardieu, il n'aurait pas même dû le concevoir en pensée. Il leur dit: « J'ai fourré deux Allemands sous une seule et même couronne¹. En attendant, nous remplirons nos coffres-forts. Je l'ai mandé à Mons-Tronc; tout leur bien va m'appartenir; leur argent allemand va tomber dans ma bourse welche; mes chers moines, mangez du poulet, buvez du vin, et que les Allemands jeûnent! »

Il est donc bien entendu que le marché abusif des indulgences rencontre dans Walther un antagoniste virulent; sous ce rapport, il est le précurseur de Luther. Voici en quels termes il s'adresse aux évêques: « Vous nous dites que le pontife tient les clefs de saint Pierre? Dites-nous donc aussi pourquoi il rature la vraie doctrine sur le parchemin des saintes Écritures? Le baptême nous défend de faire troc et marchandise des dons de Dieu. Mais le livre noir que le

1. C'est une allusion à Philippe de Souabe et Othon de Brunswick.

More d'enfer a donné au pape lui enseigne le contraire; et c'est de ce rouleau que vous nous donnez lecture. Seigneurs et cardinaux, vous couvrez votre cœur, tandis que notre saint autel reste exposé à une méchante ondée!»

On ne saurait, ce me semble, opposer d'une manière plus vive les richesses accumulées dans le trésor pontifical à l'appauvrissement de l'Église et de la nation allemande.

Cet état de choses, que Walther poursuit de ses railleries et de ses invectives, est d'ailleurs confirmé par le témoignage des autres poètes et des chroniqueurs contemporains. Les annales d'Ursperg, le *Freidank*, Reinmar von Zweter sont parfaitement d'accord avec lui; les paroles de l'annaliste et les vers des poètes didactiques que je viens de citer sont chargés de détails plus sévères que les strophes fugitives de Walther.

Il développe l'axiome que le mauvais exemple du clergé fait tomber les laïques dans l'erreur. Je pourrais multiplier les citations à l'appui; elles tendraient uniformément à mettre en relief le patriotisme allemand de Walther et son hostilité contre le pouvoir temporel des papes. Le déclin des mœurs publiques lui inspire des terreurs qui touchent à la superstition; il voit les indices précurseurs du jugement dernier dans les signes qui apparaissent au firmament et dans la corruption des hommes.

« Réveillez-vous, s'écrie-t-il, voici le jour qui doit inspirer une grande terreur aux chrétiens, aux juifs et aux gentils! Le soleil a caché son éclat, l'infidélité a répandu sa semence sur le bord de la route; le père trouve chez son enfant la mauvaise foi; le frère a menti à son frère; les ordres ecclésiastiques qui devraient nous diriger vers le ciel mentent dans leur froc; la violence dresse la tête, et la justice se couvre d'un voile. »

A entendre ces véhémentes paroles, adressées par Walther

au prince que le moyen âge était habitué à révéler comme le représentant de Dieu sur la terre, on se croirait presque en face d'un de ces novateurs hardis qui expiaient sur le bûcher ou dans les cachots leur hérésie et leur révolte. Rien ne serait pourtant plus loin de la vérité que cette opinion préconçue. Walther est un fervent catholique; le culte de la sainte Vierge occupe une large place dans ses poèmes religieux; il s'incline respectueusement devant les mystères de la foi, et l'on n'a qu'à lire l'*Hymne solennel* (le *Leich*) qui ouvre le volume de ses vers et qui rappelle l'invocation à la Trinité, placée par Wolfran d'Eschenbach en tête de son *Willehalm*; on n'a qu'à lire ces strophes, disons-nous, pour se convaincre de la foi inaltérable, sereine de Walther, qui le porte à réfléchir sur l'essence de la divinité et sur son amour infini. — Sous l'empire des circonstances extérieures et entraîné par la passion allemande, Walther peut trouver des invectives qui ressemblent à la haine; il n'en est rien; il n'est cœur plus doux, plus humble, moins rancuneux que le sien, et je suis, pour ma part, convaincu que ce troubadour allemand, qui lançait si vertement la cour romaine, s'il s'était trouvé sur la route de la mule du pape, se serait prosterné dans la poussière, cherchant à racheter, par les témoignages d'un respect religieux, les duretés qu'il s'était cru obligé de dire au détenteur du domaine de Constantin, au prince temporel, antagoniste de l'Empire germanique.

Walther est pieux, mais ennemi de toute hypocrisie; il veut que l'on donne à Dieu ce qui est à Dieu, à César ce qui est à César. Il fait profession d'un grand esprit de tolérance: le chrétien, le juif, le païen ont pour lui une égale valeur, lorsqu'ils servent Dieu en âme et conscience. Il est humble, de cette humilité qui se juge sévèrement, mais sans rien perdre de sa dignité virile. S'il vante aujourd'hui

sa nature pacifique qui l'empêche de nourrir des pensées de vengeance, le lendemain il déplore, avec une déchirante vérité, de n'être pas encore parvenu à aimer ses ennemis.

Une nature ainsi faite devait, sur le seuil de la vieillesse, s'épurer de plus en plus. Walther, en disant adieu au monde, sans mépris, sans amertume, ne se transforme pas en ascète ni en pénitent morose; on entrevoit très-bien, dans les vers qui appartiennent à la dernière partie de sa carrière poétique, qu'il a connu les joies de la terre et qu'il leur tourne le dos avec calme. La morale qu'il prêche n'inspire ni l'ennui ni le sourire du doute. Ce n'est pas un pédant flegmatique qui vous sermonne, pas un hypocrite; c'est un moraliste scrupuleux. Il s'applique au bien, mais il ne tolère pas que les méchants et les fripons se jouent de lui. Il a subi de dures expériences en fait d'amitié, ce qui ne l'empêche pas de rester fidèle, ferme et solide comme du plomb pour les amis fidèles¹. Quant aux infidèles, il leur glisse dans la main et s'arrondit pour eux comme une boule.

Volontiers on lui prête l'oreille, lorsqu'il parle éducation, ou qu'il donne des règles de conduite aux jeunes et aux vieux.

« Personne, » dit-il dans un de ses fragments gnomiques, dont le charme réside en partie dans le rythme, « personne ne peut, à l'aide d'un bâton, redresser les mœurs de l'enfance; pour celui que l'on achemine dans la voie de l'honneur, une seule parole vaut mieux qu'un coup de verge....

« Bridez votre langue; voilà ce qui convient à la jeunesse. Poussez le verrou devant la porte, et ne laissez point passer une seule méchante parole.

« Gardez bien vos yeux; à la face du soleil et à l'ombre,

1. *Eintöthig und wohlgevieret.*

dans le secret, ne leur laissez voir que des manières courtoises; qu'ils se ferment en face des mœurs mauvaises...

« Gardez bien vos oreilles, ou vous serez livré à la folie. Si vous donnez accès à une méchante parole, votre sens intérieur en sera pollué.

« Veillez bien sur langue, yeux et oreilles, qui abusent volontiers de leur liberté; souvent ils sont tous les trois portés à la malignité, insensibles à l'honneur...

« Personne ne peut rester chevalier pendant trente ans et un jour, si le cœur, la fortune ou le corps lui font défaut. »

Quelle douce et aimable philosophie dans la strophe suivante :

« Les grisons se sont appliqués à me persuader que jamais le monde n'a eu plus triste aspect, et que la masse des plaisirs s'est amoindrie. Ému de colère, je les contredis; ils auraient bien pu garder le silence; jamais cela ne se vérifiera, leur discours me pèse. Ainsi je me trouve en lutte avec les vieux, puisqu'ils maintiennent leur dire depuis des années.

« Autrefois, lorsque tous ils étaient livrés à la gaieté, ils ne voulaient point écouter mes plaintes. Maintenant, après bien des retards, ils finiront par croire ce que je dis... »

Il ne faut pas prendre à la lettre cet optimisme de Walthar; il en avait à ses heures et sous bénéfice d'inventaire. Le fait est que, vers la fin de sa carrière, il arrive au même résultat que tous les penseurs, poètes, philosophes et théologiens; il s'écrie comme Salomon : Tout est vanité !

Rien n'est plus saisissant que l'élogie qui forme la clôture de son recueil. Quoiqu'elle soit un peu plus étendue que les strophes citées jusqu'ici, je ne crois pas devoir la raccourcir; elle montre le vieux poète, courbé sous le poids de l'âge et des soucis, penché sur le bord de la tombe, et n'aspirant plus qu'à conquérir la couronne éternelle.

« Hélas! comme toutes mes années se sont évaporées!

Ma vie est-elle un rêve, est-elle une réalité ? Tout ce que j'ai cru exister, a-t-il réellement existé ? Longtemps j'ai été plongé dans le sommeil, il ne m'en souvient plus. Maintenant me voilà réveillé, mais je ne reconnais plus ce qui m'était familier comme une main l'est à l'autre. Les hommes et le pays, où dès mon enfance j'ai été élevé, sont devenus pour moi des étrangers et des ombres mensongères. Ceux qui étaient les compagnons de mes jeux, sont paresseux et vieux. Le champ est dénudé, la forêt est défrichée; si l'eau ne continuait à couler comme autrefois, vraiment je penserais qu'il n'y a point de malheur aussi grand que le mien. Plus d'un qui bien me connaissait autrefois, me salue à contre-cœur; le monde partout est rempli de disgracieuses apparitions. Lorsque je pense à mes journées de bonheur, qui toutes ont disparu, comme un coup de baguette frappé dans la mer, je m'écrie : Hélas ! malheur à nous !

« Hélas ! comme les jeunes hommes agissent pitoyablement, eux, dont l'aspect était autrefois plein de pétulance. Maintenant ils sont livrés aux soucis. Malheur à eux, pourquoi font-ils ainsi ? De quelque côté que je tourne mes yeux, je ne vois que des figures attristées; les danses et les chants ont fait place aux soucis rongeurs; jamais chrétien n'a vu foule aussi piteuse. Regardez donc, comme la parure sied mal aux femmes, et comme les fiers chevaliers portent de rustiques vêtements ! C'est qu'il nous est arrivé de Rome des missives pénibles; la tristesse seule nous est permise, la joie nous fait défaut. Je suis navré de devoir, après une vie pleine de contentement, remplacer le rire par les larmes. — Nos plaintes attristent même les oiseaux des forêts; pourquoi s'étonner que j'en perde courage?... Mais quelles sont les paroles insensées que je laisse tomber, dans ma méchante colère?... Qui se met à pourchasser les joies de ce monde, perd la joie éternelle.... Hélas ! malheur à nous !

« Comme les douceurs se sont pour nous transformées en poisons! Je vois le fiel surnager et recouvrir le miel. Le monde, à sa surface, est magnifique, il est blanc et vert, et rose, mais il recèle une couleur noire; sous l'écorce, il est sombre comme la mort. Qui s'est laissé séduire par le monde, qu'il aille chercher autre part ses consolations! Il peut, à l'aide d'une forte expiation, racheter ses graves péchés.

« Pensez-y bien, chevaliers! c'est là votre affaire; c'est vous qui portez les casques brillants et les hauberts à toute épreuve, et les boucliers solides, et les glaives consacrés. Ah! si Dieu le permettait, s'il m'accordait une pareille gloire! oh! que je chercherais, moi pauvre chevalier, à gagner une riche récompense. Je n'entends parler ni de fiefs¹, ni de l'or seigneurial, non, c'est la couronne éternelle que je voudrais porter, celle qu'un champion du Christ peut conquérir avec son javelot. Oh! si je pouvais encore faire le voyage d'outremer, comme j'entonnerais des hymnes de reconnaissance et ne dirais plus jamais ; Hélas! malheur à moi! »

Ainsi l'idée de mourir, soldat du Christ, en Terre sainte, dominait encore, pendant ses dernières années, la pensée de Walther. Nouvelle preuve à l'appui de ma thèse, qu'il n'était antagoniste de Rome qu'à son corps défendant et que, de fait, l'Église n'avait pas de plus humble serviteur que lui.

Dans plusieurs de ses strophes il retrace, avec une grande vivacité de coloris, les scènes de la passion du Christ; et à l'exemple des autres *Minnesinger*, il adresse à Marie, reine des cieux, des chants qu'un croyant du treizième siècle pouvait seul trouver dans son cœur.

L'impérieuse nécessité du repentir, de la contrition, domine chez Walthar vieillissant.

1. Huben.

« Un maître nous a dit que le rêve et le verre du miroir peuvent, en fait de durée, se marier avec le vent. Eh bien ! l'herbe et le feuillage, qui faisaient autrefois mon bonheur, me semblent aujourd'hui de la même famille; ajoutez-y toute la variété des fleurs, la verte forêt, la rouge bruyère, et le tilleul enveloppé d'une atmosphère de parfums. Et le chant des oiseaux tire aussi vers une triste fin. Malheur donc à toi, monde, et à ta fallacieuse parure !

« Une folle illusion qui me rattache au monde, est pleine de tromperie, puisqu'elle doit toucher à une désastreuse issue. Je devrais y renoncer si je voulais ouvrir mes yeux sur l'immense dommage qu'elle cause à mon âme. Ma pauvre existence est enterrée dans les soucis; oh ! qu'il serait temps de faire pénitence ! Maintenant, pauvre malade que je suis, je crains la mort inexorable, je la vois s'élancer vers moi avec son cortège de douleurs. L'effroi fait pâlir mes joues fiévreuses.

« Comment un homme qui ne sait que pécher, pourrait-il s'adonner à l'espérance et conquérir du courage ? Depuis le temps où j'ai commencé à distinguer le bien et le mal dans les affaires du monde, j'ai plongé, comme font les insensés, j'ai plongé ma main gauche dans le brasier, et j'ai donné pâture au contentement du démon. Voici maintenant que je suis en lutte avec le désespoir. Seigneur Jésus ! veuillez alléger et amoindrir ma chute.

« Christ ! trois fois saint, puisque tu accordes ta forte protection aux communautés qui, dans ce monde, se forment à ton image, daigne m'accorder le sens qui me rende propre, dans un court délai, à marcher sur tes traces comme les enfants élus. J'étais aveugle les yeux ouverts ; j'étais privé de bon sens et abruti, quoique j'aie réussi à cacher mes méfaits devant le monde. Oh ! purifie-moi avant que mes ossements ne tombent dans la vallée de perdition ! »

Ce cri de désespoir a dû être entendu, et Walther, fortifié par la grâce divine, a dû s'endormir plus calme, et rester en douce communion avec les amis qui venaient dans le jardin de Saint-Laurent à Würzbourg, prier sur sa tombe, qu'ombrageait l'arbre favori du poète, le tilleul embaumé.

Dans cette esquisse biographique et littéraire de Walther von der Vogelweide, à peine si j'ai effleuré les richesses de pensée et de sentiment accumulées dans les trois ou quatre cents strophes lyriques qui lui valent son brevet d'immortalité. Je ne serais nullement découragé, et ne craindrais pas de décourager mes lecteurs, si la traduction n'enlevait forcément le parfum de ces fleurs de bruyère.

La perfection des chants de Walther réside surtout dans l'harmonie entre le fonds et la forme. Walther ne se permet presque jamais de faire ces tours de force rythmiques, auxquels ses contemporains et ses successeurs attachaient une valeur si grande. Il dédaigne, dans sa force, ces jeux puérils; il reste simple tout en se laissant aller à une infinie variété d'inspirations, depuis le chant populaire jusqu'à l'ode impériale et royale, jusqu'à l'hymne religieux. Aussi n'y a-t-il qu'une voix parmi ses antagonistes et ses émules sur sa haute valeur poétique. Le *Parcival* et le *Titirel*, le *Guillaume d'Orléans* de Rodolphe d'Ems, la *Forge d'or* de Conrad de Würzbourg, la *Lutte poétique de la Wartbourg*, Éberhard de Sax, Hugues de Trimberg, l'auteur du *Renner*, Ulrich de Lichtenstein, l'auteur du *Frauendienst* (le culte des dames), tous ces témoignages réunis, et bien d'autres énumérés par le consciencieux Van der Hagen, forment, en sa faveur, un concert de louanges que domine la voix de Godefroy de Strasbourg. Pour le poète de *Tristan*, le chant de Walther est une vraie mélodie amoureuse, et Walther lui-même le plus habile organiste du Parnasse allemand.

L'activité de Walther embrasse le dernier quart du dou-

zième et les quarante premières années du treizième siècle; il remplit, en un mot, tout l'espace de l'âge d'or de la littérature allemande du moyen âge.

Son grand mérite, c'est d'avoir étendu et ennobli la forme du *Minnelied*, de l'avoir rendu propre à exprimer les plus nobles idées, les inspirations les plus élevées, l'amour de la patrie, de la gloire nationale, de la beauté pure, les réflexions élégiaques ou sententieuses du moraliste, et les espérances du chrétien.

Peut-être, à raison même de cette extension donnée au *Minnelied* ou chant d'amour primitif, Walther a-t-il été lui-même l'origine et la cause de la dégénérescence de ce moule poétique; il y a mis trop de sérieux; ses successeurs ont été entraînés sur la pente didactique.

Aux personnes un peu plus familiarisées avec le détail de cette époque littéraire, si remarquable, si remplie, je dirai, après Uhland, que Walther remplit l'espace intermédiaire entre Reinmar le Vieux, le poète lyrique, et Reinmar von Zweter, chez lequel commence à prédominer l'élément didactique; il dépasse de beaucoup le premier par la force des pensées; le second, par l'éclat des couleurs, la grâce, l'habileté de la composition; il est au-dessus de tous les poètes lyriques de son siècle, grâce à cet esprit large qui réunit, sous son aile, toutes les tendances, et qui a le bon sens de s'arrêter devant l'incompréhensible.

« Dieu tout-puissant ! s'écrie-t-il, comme ton étendue est en tout sens infinie ¹ ! Si nous voulions bien y penser, nous ne perdrons pas notre peine ! Personne n'a mesuré ni ta puissance, ni ton éternelle durée. Qu'un autre s'y applique; je sais, par moi-même, le peu qu'il nous est donné de savoir; ton essence a toujours été inabordable à nos pauvres

1. Littéralement : Que tu es long ! que tu es large !

perceptions. Tu es trop grand, tu es indivisible¹; quelle mesure t'appliquer? Fol est qui prodigue ses journées ou ses veilles (à ce problème)! Comment veut-il savoir ce que jamais ni prêche ni règlement n'a révélé. »

On le voit, Walther ne dépasse pas la frontière du mysticisme; il ne cherche pas, comme le téméraire disciple de Saïs, à soulever le voile qui cache la statue d'Isis². Il ne risque pas d'entendre, sous la voûte nocturne du temple, l'ironique écho qui se raille de l'indiscrette curiosité des mortels. Mais les espérances des fidèles, les promesses de l'Église sont néanmoins une certitude pour lui, et sans prétendre escalader le ciel comme un orgueilleux Titan, il s'applique à remplir sur terre les préceptes pratiques de l'Évangile, qui affermissent le cœur et l'esprit, et le rassurent en face de la nuit du tombeau.

« Tel chrétien, dit-il, qui professe le christianisme en paroles, et non par les œuvres, est à moitié païen. C'est là que se trouve notre côté vulnérable. L'un sans l'autre (la profession de foi sans les œuvres), c'est la mort.

« Que Dieu nous accorde l'un et l'autre; qu'il nous assiste de son esprit, de son conseil, puisqu'il nous a reconnus, d'une manière éclatante, pour sa créature! Mère de Dieu miséricordieuse, toi, l'Élue parmi les élus, rose sans épine, rayonnante et pure comme le soleil; toi dont la gloire est célébrée par la troupe des anges, nous te supplions, pour nos péchés, de nous être secourable et de prononcer ton efficace prière auprès de la source de toute miséricorde. Alors nous sentirons s'alléger l'insupportable fardeau de nos fautes. Assiste-nous, donne-nous de laver nos péchés et nos crimes dans les flots d'un éternel repentir; car personne,

1. Littéralement : Tu es trop petit, trop imperceptible.

2. *Das verschleierte Bild von Saïs*, de Schiller.

après Dieu et toi, ne peut nous combler de cette immense faveur. ' »

J'ai à peine touché à la vingtième partie des strophes lyriques de Walther; il mériterait d'être apprécié en détail comme Horace; sans atteindre à la hardiesse lyrique du poète d'Auguste, il a quelque peu son aimable philosophie, sa douce malice, sa familiarité charmante, son bon sens pratique, son tact social et politique; il a de plus que lui le sentiment exquis de l'amour pur et les aspirations développées par le christianisme primitif et la foi du moyen âge. ' »

1. Voir le *Leich* ou chant religieux, qui commence par la belle invocation : *Gott, dñner trinitate...*

2. Je donnerais une idée incomplète des *Minnetieder* de Walther von der Vogelweide, si je ne citais, du moins à la dérobée, quelques-unes des strophes destinées à peindre l'amour terrestre et sensuel.

Deux ou trois fois seulement, le poète s'écarte des strictes règles de la bienséance moderne; rarement il blesse, comme fait si souvent le grand chansonnier français du dix-neuvième siècle, la juste susceptibilité féminine.

« Oh! qu'elle est merveilleusement belle et bien faite, dit-il dans l'une de ses strophes érotiques; et puissé-je conquérir ses bonnes grâces! je célébrerai son adorable corps par un chant de reconnaissance. Je devrais me mettre au service de toutes les femmes, mais j'ai fait choix d'elle seule. Tel autre poète connaît la beauté qui lui agrée; et bien qu'il la célèbre, je ne m'y oppose point; qu'il la célèbre dans un rythme et en vers apparentés aux miens! qu'il loue de son côté; moi du mien, je prodiguerai les louanges.

« Le Créateur a porté toute espèce de soins à ses joues; il y a mis un inappréciable coloris: du rouge, du blanc d'une exquise pureté; ici l'éclat des roses, ici la pâleur du lis. Si j'osais le proclamer sans péché, je dirais que je la regarde plus volontiers que le ciel ou que le char céleste. Oh! que je suis inepte et inexpérimenté! Si je l'élève trop haut, la louange prodiguée par mes lèvres deviendra le tourment de mon cœur.....

« Sa figure est aussi pleine de félicités, que si elle devait être le ciel

* *So reine röt, so reine wtz, da roseliht, da liljenvar.*

pour moi. Je ne pourrais la comparer à chose de cette terre; elle a vraiment tout le reflet du ciel. Voici que deux étoiles y brillent! Oh! que je voudrais bien m'en approcher au point de pouvoir m'y mirer! Pourquoi un miracle n'arriverait-il point? Je rajeunirais, si elle le veut bien, et le pauvre malade, dévoré de désirs, guérirait de ses inquiétantes souffrances. »

Dans un autre fragment, un peu leste, il fait la confidence suivante :

« Sous les tilleuls, près de la bruyère, où était notre couche à nous deux, vous pourriez trouver l'herbe et les fleurs brisées. A l'entrée de la forêt, dans un vallon, *larundara dei*, chantait, chantait doucement le rossignol.

« Je m'étais acheminée vers la prairie; mon cher ami déjà y était venu. Je fus accueillie, ô Reine du ciel, je fus accueillie à en être toujours heureuse. M'a-t-il baisée! Ah! mille et mille fois!... *larundara dei*.... voyez comme ma bouche en est toute rougie!... »

Ces aveux qui, dans la traduction, touchent un peu au lieu commun, sont dans l'original pleins de grâce et de naïveté.*

* Voir : *Walther von der Vogelweide, ein altdeutscher Dichter, geschildert von Uhtand*. Stuttgart, 1822; 1 vol. in-8°. — Van der Hagen, *die Minnesinger*, t. IV, p. 160 et suiv. — Gervinus, *Geschichte der deutschen National-Litteratur*, t. I, p. 516 et suiv. Édit. de 1835. — *Die Gedichte Walthers von der Vogelweide, herausgegeben von Karl Lachmann*. Berlin, 1829; 1 vol. in-8°. — *Walther von der Vogelweide identisch mit Schenck Walther von Schipfe, eine auf Urkunden gestützte Untersuchung von E. Hugo Meyer*. Brême, 1863, in-8°. Meyer pense que le nom de Walther von der Vogelweide est un pseudonyme, et que Walther von der Schipfe est le même que ce dernier.

LOUIS SPACH.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

	Pages.
Séance du 14 avril 1863	4
Séance du 12 mai 1863	2
Séance du 9 juin 1863	4
Séance du 14 juillet 1863	5
Séance du 11 août 1863	7
Séance du 27 octobre 1863	8
Séance du 10 novembre 1863	9
Séance du 9 décembre 1863	10
Séance du 12 janvier 1864	12
Séance du 9 février 1864	18
Séance du 23 février 1864	22
Séance du 8 mars 1864	24
Séance du 15 mars 1864	26
Séance du 12 avril 1864	153
Séance du 20 avril 1864	154
Séance du 10 mai 1864	156
Séance du 14 juin 1864	158
Séance du 12 juillet 1864	159
Séance du 9 août 1864	167
Séance du 29 octobre 1864	168
Séance du 8 novembre 1864	171
Séance du 13 décembre 1864	174

MÉMOIRES.

Le Minnesinger Walther von der Vogelweide (1190-1240), par M. L. SPACH	29
Les banquets chez les Grecs, par M. ED. GOGUEL	63

	Pages.
Quelques idées sur le Rire, par M. A. FÉE.	440
L'unité de l'espèce humaine et la pluralité des langues primitives, par M. F. G. BERGMANN	427
Le Minnesinger Hartmann von Aue, par M. L. SPACH	477
Les Vies malheureuses, par M. A. FÉE.	240
Le vaincu de Zama à Carthage et sur la terre d'exil, par M. ED. GOGUEL	294

